**Souvenirs de la guerre d’Algérie**

(novembre 1956-décembre 1958)

**de**

**Henri Briant**

Normalien à l’ENG de Quimper (promotion ARMOR, 1950-1954) puis instituteur public au Faou, Henri Briant a bien voulu communiquer à l’une de nos adhérentes copie d’un ensemble de notes écrites en décembre 2017 et janvier 2018 portant sur son ressenti des évènements qu’il a vécus pendant la Guerre d’Algérie. Il a accordé à l’Association l’autorisation de les numériser et de les représenter. Qu’il en soit chaleureusement remercié**.**

**1956 :**« Année horrible » aurait pu dire la Reine d’Angleterre.

- L’armée soviétique envahit la Hongrie et particulièrement Budapest.

- Notre premier ministre, Guy Mollet, qui vient d’être élu en disant qu’il mettrait un terme aux « évènements » en Algérie (il ne fallait pas employer le mot guerre, c’était la pacification qui durait depuis le début de la conquête en 1830)mais les tomates reçues à Alger au printemps ont raison de sa détermination et il fait appel au contingent (rappelés et appelés).

- Nasser vient de nationaliser le Canal de Suez. Cela entraîne des frappes sur l’Egypte de la part des armées française et anglaise. Heureusement que, pour une fois, Américains et Russes se sont entendus pour nous dire d’aller jouer dans la cour des petits.

*Mes convictions à ce moment là* :

Je n’étais pas communiste mais déjà internationaliste. Je venais d’avoir 21 ans et sursitaire, j’étais heureux dans ma classe de certificat d’études au Faou (F- 29590). Je me suis accroché avec plusieurs membres de ma famille à propos de Suez et de l’Algérie. Ils n’y avaient certes aucun intérêt mais pensaient « grandeur de la France » comme le Maire de Beuzec-Cap-Sizun qui se démenait pour que son fils soit appelé dans la Marine (moins de risques que dans l’Armée de Terre) tout en me faisant la leçon. Pas question de fonder une famille tant que les 18 mois de service militaire ne sont pas bouclés. Dans ce contexte, sans issue, je fais résilier mon sursis et je suis désigné pour servir dans les Transmissions en Algérie. Je n’ai pas eu le courage de refuser cette feuille de route de peur de perdre ma place d’instituteur.

Le Mans, Marseille, Alger; parcours assez long car les femmes barraient les voies ferrées et notre train a fait le détour par Saint-Etienne. Les hommes réagissaient moins.

Deux mois à Maison Carrée, banlieue d’Alger, pour les classes. Je suis placé d’office dans la section préparatoire aux EOR, les bacheliers étant moins nombreux que maintenant. J’ai eu beaucoup de discussions philosophiques. Je ne m’intéressais qu’au démontage et remontage des armes (ça peut toujours servir). Par contre le maniement en horreur avec les « aboiements » qui l’accompagnent.

Quatre mois à Douéra (grande banlieue d’Alger) pour la spécialisation. J’ai raté tous les examens même celui de chauffeur, alors que j’avais le permis civil, sauf la spécialité de régulateur – chiffreur car je craignais, en cas d’échec, une mutation dans l’Infanterie.

**Les opérations militaires**

Massu faisait la guerre dans la Casbah. J’ai participé à plusieurs opérations de bouclage autour d’Alger, en 2è ligne. Les légionnaires et les parachutistes avaient la charge du ratissage. Un appelé de la section a été volontaire pour prendre le fusil-mitrailleur et je me rappellerai toujours son sourire de satisfaction lorsqu’il a abattu un fuyard, délogé de l’oued où il se cachait et qui zigzaguait dans les rangs de vigne. J’ai vu le départ pour la « corvée de bois » de résistants ou de supposés tels, trop maltraités pour être remis en liberté. Ils avaient les poignets entravés par du fil de fer. Je ne sais pas comment étaient désignés les tueurs de l’escorte.

J’ai appris à choisir la bonne place au café ou au restaurant : dos au mur, regard sur la fenêtre, prêt à plonger sous la table.

Service de garde : 2h sentinelle et 4h au poste de police pour dormir ou différentes occupations.

**Deux souvenirs amusants**.

Avec 3 autres appelés nous avons passé un mois (donc il ne restait plus que 3 pour la spécialisation) à construire un mur en pierres sèches autour du château d’eau de la ville et de son poste de garde. L’adjudant responsable nous offrait régulièrement de la bière car lorsque la sentinelle signalait l’arrivée de sa jeep nous nous aspergions d’eau pour lui montrer que ces travaux étaient pénibles. Il n’était sans doute pas dupe mais comme les bières étaient déjà dans la voiture il fallait bien les boire avant qu’elles ne soient trop chaudes.

Une nuit pour une patrouille en ville, par manque de gradés sans doute, on a désigné le plus âgé parmi les non-gradés ; c’était moi, comme chef de patrouille ! Pas la peine de sortir de l‘école de guerre pour savoir disposer les hommes des deux côtés de la rue. Ma principale crainte était de rencontrer un groupe de territoriaux qui n’aurait pas tenu compte du parcours imposé ou de l’horaire. Tout s’est donc bien passé aussi ai-je invité les gars à boire un verre dans un café qui venait d’ouvrir ses portes. Un gradé passant par là a trouvé que la situation était peu militaire : 6 fusils appuyés au comptoir ! L’opération n’a donc pas été renouvelée.

En mai j’ai quitté le 45è RT pour être muté à Batna au 70è BT et de là à Kenchela, au nord des Aurès .Le capitaine responsable des transmissions dans le secteur (attribution des canaux et des différents codes) avait besoin d’un « instruit » comme secrétaire. Peu de travail dans la journée. Je faisais des maths avec un jeune lieutenant St Cyrien et la nuit je dormais au bureau, de permanence car les officiers préféraient dormir en ville. Je devais donc donner les instructions de dernière heure aux chefs qui partaient en embuscade, en bouclage ou en ratissage. Ce n’était vraiment pas un travail de 2è classe.

Le capitaine m’a proposé d’aller pendant 15 jours en stage à Batna pour revenir avec le grade de sergent. J’ai refusé. Il n’a pas apprécié. A partir de ce jour, je n’ai plus eu grand-chose à faire : chasser les scorpions et les vipères à cornes, jouer à la pétanque. Il m’a alors proposé d’aller comme instituteur dans un douar et j’aurais les palmes académiques à la libération ce qui, disait-il, ferait beaucoup de jaloux parmi les collègues de mon âge. J’ai encore refusé.

A la fin de l’été j’ai eu la jaunisse. Cela m’a valu un mois d’hospitalisation… aux environs de Constantine, à Télergma, je crois, près d’un terrain d’aviation. En suite j’ai eu droit à ma permission de 21 jours à compter de Marseille, donc seulement 19 jours en Bretagne.

**Biskra**

Au retour à Batna, je suis muté à Biskra (à la limite du Sahara, au sud des Aurès) dans une section des Transmissions (du 70è BT) détaché auprès du 24è RIC dont le colonel était responsable du secteur. Quelle chaleur ! La paye augmentée de diverses primes (chaleur, risque) correspondait à la valeur d’une bière par jour. On « touchait »je ne sais plus combien de cigarettes mais heureusement que je ne fumais pas beaucoup.

*Quelques souvenirs de Biskra :*

* Les DOP, engagés ou appelés, habillés de noir, spécialistes des différentes façons de torturer,
* Un musulman qui, pendant le ramadan, crachait dans une boite de conserve pour ne pas avaler sa salive,
* Un alsacien qui regrettait de ne pas être allemand,
* Un parisien qui se croyait supérieur en tout,
* Un réunionnais qui n’était que caporal après 20 ans de service mais qui cuisinait le poulet à merveille,
* Un adjudant qui rêvait de me casser la figure parce que tout glissait sur moi, disait-il, mais qui ne pouvait pas le faire parce que des gradés avaient besoin de moi pour faire le 4è à leur partie de bridge,
* Un guinéen qui ne savait ni lire ni écrire et pour qui je faisais le courrier destiné à sa famille. En contrepartie, il voulait laver mon linge. Mais je refusais, le casque lourd servant parfaitement à cet usage.

- Et surtout un forgeron maréchal-ferrant de l’Indre qui est resté mon ami depuis lors. Il était caporal-chef et m’invitait au restaurant lorsque j’ai terminé le pécule que j’avais mis de côté avant mon départ à l’armée. Heureusement qu’après 18 mois de service j’ai touché mon salaire d’instituteur et qu’ainsi j’ai pu le remercier.

Quand je n’étais pas de service, je dormais sur le toit de l’Hôtel Continental réquisitionné et j’ai vu le ciel étoilé qu’il n’est pas possible de voir en France. J’ai vu reverdir et fleurir le désert quelques jours seulement après la pluie. J’ai vu les gorges d’El Kantara, les villages troglodytiques, les ruines gallo-romaines de Timgad, les cultures étagées dans les palmeraies…

Une de nos (les sans grades) préoccupations journalières était de boire une eau pas trop tiède d’où une théorie de gargoulettes dans la chambrée et l’utilisation de 2 gourdes en opération. L’eau de la 2è permettait, par évaporation, de mouiller donc de rafraîchir celle de la 1ère. Je n’ai jamais eu connaissance d’eau empoisonnée volontairement. Cela fait-il partie des conventions de Genève ?

Mon travail de chauffeur n’était pas toujours triste. Un jour après avoir décodé 2 ou 3 fois le message du Capitaine de la Légion qui organisait un convoi d’Ouled-Jellal à sa base arrière à Biskra, je lisais toujours «  faire venir ces dames ». Naïf et perplexe, je consulte le lieutenant qui, en riant, a éclairé ma lanterne. Une nuit, ne trouvant pas le vaguemestre motocycliste, j’ai pris le volant d’une jeep. Aucune observation.

Mais il y avait la participation aux opérations. N’ayant ni femme ni fiancée, il m’est arrivé d’être volontaire pour éviter de l’anxiété à des camarades. L’embuscade toujours possible était le seul danger pour moi car je ne devais pas m’éloigner du camion de l’Etat-Major. Là j’ai été le témoin, muet bien sûr, de faits inavouables à l’époque :

* L’hélicoptère ne peut pas venir en urgence prendre des blessés car le colonel, à son bord, chasse la gazelle,
* Le largage des « bidons spéciaux », nom du napalm, qui incendiaient les forêts de l’atlas saharien,
* Deux fellaghas blessés, installés en plein soleil avec interdiction de leur donner à boire,
* Le « général Bellounis », commandant de willaya, s’était rendu à l’armée française dans l’espoir d’obtenir de l’armement lourd avant de déserter. Reconnu, habillé en civil et à dos de chameau, par un lieutenant qui lui avait rendu les honneurs pendant sa soumission, il est fait prisonnier. « Fusillez–le » dit le colonel. Le chef du peloton d’exécution a dû procéder à un tirage au sort car il y avait trop de volontaires,
* Puis est venu le référendum pour la constitution de la 5è République. Nous avons été 8 dans la section, « 8 communistes » a dit le lieutenant, à voter non à cause du 49-3… après avoir obtenu une latrine en guise d’isoloir,
* Le 24è RIC comptait 800 guinéens qui, presque tous, sont retournés chez eux avec une machine à coudre si possible. Après leur départ et leur non-remplacement immédiat nous n’avons pas été tranquilles jusqu’à la Noël 58, date de ma permission libérable.

***Un dernier évènement à Biskra*** : une farce de mon lieutenant je suppose. J’ai obtenu la Croix de la Valeur Militaire en octobre 58 pour participation à une opération en décembre 57 où j’étais en permission. Je n’ai pas su comment la refuser et j’en ai honte. Tu\* es le premier à qui j’en parle. (J’ai vérifié les dates dans mon livret militaire).

***Une dernière question à propos de l’Algérie***: la carte de combattant. Etait-il honnête de la demander alors que j’avais tant traîné les pieds ? Mon ami de l’Indre m’a convaincu qu’après 18 mois sans salaire, je n’étais pas un voleur. Je touche donc actuellement à peu près 600€ par an et on parle de 100€ de plus en 2018.

J’espère que le récit de ces souvenirs ne te\* perturbe pas trop. En Algérie j’ai beaucoup appris à relativiser (je n’ouvre pas ce chapitre !). Tu\* as été, je le pense, le témoin et l’acteur d’une « guerre plus propre » que celle que j’ai connue.

*\* L’auteur s’adresse à un collègue et ami, lieutenant de réserve, qui fut rappelé en Algérie après le vote des « pouvoirs spéciaux » .*